

Au Grand-Lancy, Sabrina Fernández Casas relie Galice et Vallorbe, forêt et usine, pour explorer récits familiaux et réappropriations territoriale

SAMUEL SCHELLENBERG

Genève ▶ A la Ferme de la Chapelle du Grand-Lancy, «Laissez-nous brûler tout ce qui reste» est une histoire d'eucalyptus, d'usine, de migration, de filiation et de récupération du commun. Une composition délicatement formulée par Sabrina Fernández Casas, dans laquelle chaque œuvre a son importance, participe d'un tout devenant graduellement tangible.

Plasticienne établie à Genève, cofondatrice des éditions Macaco Press, Sabrina Fernández Casas, née en 1988, part ici de son histoire familiale. Plus précisément de celle de sa mère, émigrée de la Galice espagnole et longtemps ouvrière aux UMV, les Usines métallurgiques de Vallorbe. Elle y a notamment confectionné des limes, l'une des spécialités maison, par exemple destinées à l'affûtage des tronçonneuses.

Le son caractéristique de ces engins émaille *Rondes à chaînes* (2024), film tourné dans la fabrique vaudoise et dans les bois du nord-ouest espagnol. «Historiquement, le tissu rural galicien était formé de forêts collectives, explique Sabrina Fernández Casas, mais cela a changé avec Franco, qui a exproprié les terres et planté en masse de l'eucalyptus, rapporté d'Australie par les missionnaires.» Des plantes invasives s'avérant une catastrophe écologique pour les sols et qui sont chaque année la proie facile à des incendies, «tout ça pour produire nos feuilles A4».

Attitude «contre-productiviste» Tourné en 16 mm avec une caméra Bolex confectionnée à Sainte-Croix, à quelques encablures de Vallorbe, le film montre des brigades militantes mener des actions de bûcheronnage collectif, pour extraire l'eucalyptus et lancer un processus de réparation et de transformation devant aboutir à un «paysage régénéré». Dans la forêt, María Consuelo, elle aussi ancienne des UMV, mime un travail à la chaîne en pleine forêt.

«Du fait de l'origine ouvrière de ma famille, mon bagage culturel tient de l'expérience, du savoir-faire», explique Sabrina Fernández Casas devant deux étonnantes séries de limes en céramique plus ou moins enfumée au bois d'eucalyptus – c'est *Luddites* (2023 et

MURMURES DE TRONÇONNEUSES



Premier étage de «Laissez-nous brûler tout ce qui reste», à la Ferme de la Chapelle. NICOLAS DELAROCHE STUDIO

2024). «J'ai eu envie de 'resignifier' certains des objets produits», raconte l'artiste, qui a cuit le premier lot dans un four précaire, «ce qui lui a donné cette couleur métallique, une bonne surprise», alors que le second ensemble l'a été à la HEAD, à Genève. Plusieurs des travaux montrés ont été pensés lors de résidences en Galice et à la Chaux-de-Fonds, via son Musée des beaux-arts.

Les UMV, aujourd'hui largement robotisées et en perte de vitesse, produisaient jusqu'à 2000 limes par jour. Pour sa propre confection de limes, réalisées par impression d'une pièce d'origine sur de fines baguettes de terre crue, l'artiste s'est volontairement arrêtée «au premier signe de fatigue ou de lassitude», proposant une «ré-incarnation

contre-productiviste du travail de sa mère», formule la curatrice Julie Marmet dans le beau texte de l'exposition.

«Mon bagage culturel tient de l'expérience, du savoir-faire»

Sabrina Fernández Casas

Dans l'humidité d'un petit espace en demi-sous-sol, l'œuvre *Amorathérapie* (2024), composée d'une grande casserole trouée – un stérilisateur de bocaux – diffuse lumière et vapeurs

d'huile essentielle... d'eucalyptus. A l'étage supérieur, *Les invasives* (2024) sont des gravures avec encre de Chine sur plaques offset recyclées. On y voit un herbier, avec plante de la pampa argentine ou eucalyptus, encore lui, «qui parle de nos déplacements».

Des feuilles en céramique accolées aux œuvres représentent une plante autochtone de Galice, devenue invasive en Colombie notamment. Au sol, des formes allongées évoquent des sacs de couchage, façonnées à partir de tabliers synthétiques. «Ce sont comme des corps dans l'espace, au repos, qui célèbrent les femmes, la sororité, la ruralité», précise l'artiste.

Enfin, dans la mezzanine attenante, on présente plusieurs éditions

réalisées par Sabrina Fernández Casas, par exemple le livre d'artiste *The Art Cleaners*, qui recense les œuvres d'art contemporain détruites par le personnel de nettoyage, sur un malentendu – c'est encore arrivé début octobre, dans un musée néerlandais, avec deux cannettes de bière vides faussement abandonnées au sol. Ou quand les personnes les moins visibles des institutions se font curatrices.

Dix ans d'édition

Il y a aussi *Ecce Homo* (2013), ouvrage sur la fameuse restauration malheureuse d'un portrait de Jésus-Christ dans une église espagnole, réalisée par une octogénaire pleine de bonne volonté et dont le somptueux ratage est devenu viral. L'opus s'est retrouvé jusque dans le catalogue de la prestigieuse librairie, espace d'art et maison d'édition Printed Matter, à New York. Quant au volume *It was a pleasure to burn* (2014), qui recense les livres brûlés dans *Fahrenheit 451* à partir des fanpages Facebook qui leur sont consacrées, il est illustré avec les photos de followers de ces pages plutôt que l'ouvrage lui-même.

Ce travail avec les livres était l'un des points de départ de Macaco Press, explique Sabrina Fernández Casas, cofondatrice en 2015 de cette petite maison d'édition, avec l'artiste Patricio Gil Flood. Une enseigne d'auto-édition incluant des stratégies subversives et performatives, qui s'est fait une jolie réputation dans le milieu artistique. Elle se retrouve en plein dans l'actualité: art&fiction sort ces jours un *Macaco Press Book* contenant ses dix ans d'activités, «où on convoque un peu toutes les personnes impliquées dans le projet. Macaco, c'est une histoire collective.» Une urgence du commun aussi au cœur de l'exposition lancéenne. I

Ferme de la Chapelle, 39 rte de la Chapelle, Grand-Lancy, jusqu'au 24 nov, me-di 14h-18h ou sur rendez-vous, fermedelachapelle.ch

Patricio Gil Flood, Sabrina Fernández Casas (éds.), *Macaco Press Book*, Ed. art&diction, 200 pp.

Pour faire de l'art, il faut bien se préparer

France voisine ▶ A Annemasse, la Villa du Parc expose quinze artistes passés par une classe prépa de France voisine, vivier pour la HEAD ou l'ECAL notamment.

Qu'est-ce que cela signifie d'être artiste aujourd'hui? Et quels sont les parcours possibles pour le devenir? A la Villa du Parc, centre d'art contemporain d'Annemasse (Haute-Savoie), l'exposition «Voies d'évasion» répond aux nombreuses questions que peuvent se poser les candidat-es à une carrière artistique. Sans didactisme outrancier, mais par l'exemple: l'institution présente les travaux de quinze anciens élèves de la classe prépa de l'EBAG, Ecole des beaux-arts du Genevois, qui ont ensuite poursuivi leur chemin dans différentes hautes écoles d'art.

Située à 437 mètres de la Suisse, à Gaillard, l'EBAG et son module préparatoire – il fête ses 20 ans cette année – ont logiquement des «liens privilégiés avec la HEAD, à Genève – plusieurs professeurs enseignant dans les deux écoles», explique Garance Chabert, directrice de la Villa du Parc et curatrice de l'exposition. Quant au centre d'art,

continue-t-elle, il expose régulièrement des anciens étudiant-es de l'EBAG. «Ce vingtième anniversaire était donc une bonne occasion pour rendre visible cet écosystème.»

Un appel à projets a été formulé à destination des alumni de la prépa. «Avec le problème que 80% des postulants étaient des hommes, quand bien même c'est plutôt 80% de femmes qui suivent le cursus.» Une touche de proactivité plus tard, la balance est un peu plus équilibrée. Proximité oblige, «sur quinze artistes présentés, presque la moitié a fait la HEAD», à moins d'une heure en transports publics, que ce soit en Léman Express ou avec le tram 17 – il s'arrête de l'autre côté du parc Montessuit où se trouve le centre d'art.

Quant aux autres, ils et elles sont passés par l'ECAL lausannoise, les hautes écoles des beaux-arts de Lyon, Quimper ou Nancy, celle de La Cambre à Bruxelles ou la Kunstakademie de Düsseldorf. A part le passage par l'EBAG, il n'y a aucun point commun entre les démarches, précise Garance Chabert. «J'ai simplement demandé aux artistes de proposer une œuvre



Neige Sanchez, *Acts of love*. TTH

qui résonne avec leur itinéraire et leur répertoire.»

Au rez-de-chaussée, les thématiques sont liées à l'enfance, à la transmission, aux origines, explique la directrice. Non sans humour, comme dans le cas de Léonard Rachex, dont la pratique tourne autour de la figure

de l'artiste. Il a par exemple produit une édition de 100 boîtes d'allumettes *Brûler les étapes*, vendues 3 euros. Dans l'espace voisin, Julien Fournival présente une nouvelle étape de son travail de diplôme en Workmaster, à la HEAD, avec quatre chiens en céramique – on dirait des branches de bois délavé – et des gamelles-offrandes.

Membre du collectif d'écriture *Anecdotes*, à Lausanne, Marie Chemin raconte *Les fantômes de Marioupol*, vidéo basée sur les images postées sur Flickr par un inconnu, en Ukraine. Des vues de ses déplacements à partir desquelles elle invente un récit, qui croise le sien. La dernière image postée date du début de la guerre déclenchée par la Russie. En face, pour *La Vallée, le village*, Elliott Ruffel crée lui aussi un récit à partir d'images photographiques, glanées dans un village commercial tout en boutiques, près de Paris. L'auteur est aussi écrivain: il vient de publier *Après ça* (Ed. de l'Olivier), portrait de deux ados dans une ville de bord de mer.

Plus loin, Léon Felix, diplômé en design de l'ECAL, a construit un «banc à planer», outil pour travailler le bois évoquant le cheval à bascule, alors

qu'au premier étage, «où les regards se portent sur le monde et sont plutôt inquiets, autour des enjeux de l'anthropocène», analyse Garance Chabert. Yaël Kempf invite les champignons à modifier un portrait de l'artiste-homme d'affaires Jeff Koons. Deux gisants-clochards en mycélium répondent à l'auteur des célèbres baudruches en métal.

Pas loin, Diane Rivoire propose *Flying Over The Books*, installation présentant une grande mouche sur le point de survoler une bibliothèque tout en classiques du féminisme; alors qu'avec *Gorge irritée*, Ludivine Zambons réfléchit en techniques mixtes à son rapport personnel à la montagne ou au paysage. Enfin, on évoquera encore *Acts of love* de Neige Sanchez, à l'autre bout de l'espace, notre coup de cœur: trois structures évoquant des chapeaux de champignons, avec lamelles de métal et cuticule faite de fragments de miroir. 55G

Villa du Parc, Parc Montessuit, Annemasse, jusqu'au 22 décembre, me-di 14h-18h, gratuit, villaduparc.org

Soirée de performances dans l'expo le 13 décembre dès 19h. Inscr.: resa@villaduparc.org